Health and Welfare Canada
Santé et Bien-être social Canada

Family Violence Prevention Division

National Clearinghouse on Family Violence

Division de la prévention de la violence familiale

Centre national d'information sur la violence dans la famille

CARACTÉRISTIQUES COMMUNES DES MANIFESTATIONS DE LA VIOLENCE FAMILIALE

David Finkelhor

89-03909/

CARACTÉRISTIQUES COMMUNES DES MANIFESTATIONS DE LA VIOLENCE FAMILIALE

David Finkelhor

Centre national d'information sur la violence dans la famille
Division de la prévention de la violence familiale
Direction générale des programmes de service social
Santé et Bien-être social Canada

Publication autorisée par le ministre de la
Santé nationale et du Bien-être social

David Finkelhor, "Common Features of Family Abuse", pages 17-28
dans **The Dark Side of Families: Current Family Violence Research**
révisé par David Finkelhor, Richard J. Gelles,
Gerald T. Hotaling et Murray A. Straus
Copyright 1983, Sage Publications, Inc.
Traduit de l'anglais et reproduit avec l'autorisation de
Sage Publications, Inc.

©Ministre des Approvisionnements et Services Canada 1989
N° de cat. H72-21/9-1-1989F
ISBN 0-662-95250-2

CARACTÉRISTIQUES COMMUNES DES MANIFESTATIONS DE LA VIOLENCE FAMILIALE

DAVID FINKELHOR

Très peu de praticiens et de chercheurs ont fait porter leur travail sur la violence familiale prise dans son ensemble. On trouve surtout dans ce domaine des gens qui se préoccupent soit de la violence entre conjoints, soit de la violence envers les enfants, soit de la violence sexuelle en tant que problème isolé, pas des trois ensemble.

Si on regarde ce qui se passe dans le pays, on peut voir des groupes distincts de gens qui parlent, écrivent, font des pressions et interviennent au sujet de chacune de ces manifestations distinctes de la violence familiale. Chaque problème a son assortiment distinct d'organismes, son jeu distinct de théories, et son historique distinct quant à la manière dont il a été "découvert". À une époque où le public s'intéresse de moins en moins à la politique générale et où s'amenuisent les ressources publiques affectées à la solution des problèmes sociaux, il existe parfois d'amères rivalités entre les protagonistes du fait que chacun essaie d'amener les décideurs à donner la priorité à son genre particulier de violence familiale.

Au profit tant de la recherche que de la théorie, et aussi pour contrebalancer certaines des tendances qui divisent les chercheurs, il est peut-être important que ceux-ci voient les caractéristiques communes qu'ils peuvent trouver aux différentes formes de violence familiale. C'est un des buts de cet ouvrage de recherche et de théorie consacré aux diverses manifestations de la violence dans la famille. C'est aussi le but de ce chapitre préliminaire, qui tentera de faire ressortir certaines des connaissances que peut révéler un examen des points communs aux différentes formes de la violence familiale et aussi des différences qui existent entre elles.

Note de l'auteur: J'aimerais remercier Carole Watkins pour l'idée qui a inspiré ce chapitre, Ruth Miller et Lee Fraser pour leur aide à préparer le manuscrit, et les membres du Family Violence Research Seminar pour leur critique utile de la première ébauche. Ce travail a été rendu possible grâce aux subventions n^{os} MH30939 et 34109 du NIMH. La Direction de la recherche sur la violence familiale a publié une série de rapports sur des sujets qui ont trait à la violence familiale; on peut en obtenir la liste en écrivant à l'Adjoint au programme.

LA VIOLENCE EN TANT QU'ABUS DE POUVOIR

La dynamique de pouvoir des situations est un des traits communs aux diverses formes de violence familiale. Ce que nous appelons violence au sein de la famille, c'est moins l'agression commise ou les blessures infligées, que l'abus du pouvoir exercé par un membre de la famille contre un autre.

Voilà en partie la manière dont la violence est définie. Nous ne plaçons pas dans les formes de violence les coups de poing que l'enfant donne à sa mère quand elle le prive d'une chose qu'il veut. Nous considérons la violence comme étant une situation où une personne plus puissante abuse d'une personne moins puissante.

Il ne s'agit même pas d'un simple abus de pouvoir. Même dans la gamme de comportements que nous définissons comme de la violence, les modes les plus communs de violence familiale ne consistent pas simplement dans le fait qu'un membre plus puissant maltraite un membre moins puissant, mais dans celui que le plus puissant maltraite le moins puissant. C'est un point commun intéressant: la violence tend à graviter vers les relations où existe la plus grande différence de pouvoir.

C'est dans la violence sexuelle exercée contre les enfants que ce principe est le plus évident. La forme la plus générale de violence sexuelle déclarée, c'est celle des hommes en situation d'autorité au sein de la famille qui victimisent les filles en situation d'infériorité (Finkelhor, 1979, 1982c). Cette violence s'exerce selon l'axe d'un pouvoir inégal sur le plan sexuel (les hommes victimisant les femmes) et d'un pouvoir inégal sur le plan des générations (les plus vieux victimisant les plus jeunes). Par comparaison, la violence exercée contre les garçons par les hommes est de toute évidence beaucoup moins commune, et la violence exercée contre les garçons ou les filles par les femmes de la famille est extrêmement rare.

Dans la violence physique exercée contre les enfants, c'est le même principe du plus fort victimisant le plus faible qui opère. Les statistiques montrent que le plus gros volume de mauvais traitements est dirigé contre les enfants les plus impuissants, ceux qui ont moins de six ans (Gil, 1979; Maden et Wrench, 1977; Straus, Gelles et Steinmetz, 1980). Il faudrait probablement aussi interpréter les statistiques comme montrant que l'enfant le plus généralement vulnérable est à la merci du parent le plus puissant, le père. Même si elles tendent à montrer des nombres à peu près équivalents d'incidents purs de violence physique commise envers les enfants par des hommes et des femmes (American Humane Association, 1978; Maden et Wrench, 1977), les statistiques brutes sont trompeuses parce qu'elles ne tiennent pas compte du fait que les femmes passent beaucoup plus de temps avec les enfants que les hommes. Si nous devions calculer la vulnérabilité en fonction de la quantité de temps passée en présence d'un agresseur potentiel, je pense que nous verrions que les hommes et les pairs ont plus de chance d'user de violence.

Dans le cas de la violence entre conjoints, les études montrent là encore que les plus forts victimisent les plus faibles. La recherche menée par Straus et ses collaborateurs (1980) montre par exemple que c'est dans les familles où elle a le moins de pouvoir parce qu'elle n'est pas sur le marché du travail, qu'elle est exclue des décisions et qu'elle est moins scolarisée que son mari, que la femme est le plus exposée aux mauvais traitements. Là encore, la violence gravite vers la plus grande différence sur le plan du pouvoir.

Cela indique qu'il faut davantage de recherche sur la dynamique du pouvoir et sa manière d'opérer pour faciliter toutes les formes de violence familiale.

LA VIOLENCE COMME RÉPONSE À L'IMPUISSANCE PERÇUE

Bien que la violence familiale soit le comportement abusif du fort envers le faible, des personnes qui ont une connaissance clinique des hommes violents trouvent parfois la description ironique. Nombre d'hommes violents donnent le sentiment d'être pathétiques et inefficaces, et ce ne sont pas toujours des gens qu'on décrirait objectivement comme socialement puissants.

C'est là une autre caractéristique commune aux différents genres de violence. Même si ce sont les agissements du fort contre le faible, il semble que les actes de violence soient commis par la personne violente pour compenser le manque ou la perte de pouvoir qu'elle perçoit chez elle. Dans le cas de la violence entre conjoints et de la violence sexuelle à l'égard des enfants, cette tentative de compensation est souvent liée à un sentiment d'impuissance, en ce qui a trait surtout à l'idéal masculin véhiculé dans notre société. Comme des chercheurs l'ont fait remarquer, les hommes commencent souvent à battre leur femme quand celle-ci essaie de s'affirmer d'une certaine manière ou d'établir un certain degré d'indépendance (Gelles, 1974). Des études ont aussi révélé que c'est souvent quand ils sont au chômage ou qu'ils ont subi un échec sur le plan financier ou sur un autre plan que les hommes commencent à exploiter sexuellement leurs enfants (Meiselman, 1978). Dans le même sens, des chercheurs ont fait observer que c'est un sentiment d'impuissance parentale qui tend à déclencher la violence physique envers les enfants (Spinetta et Rigler, 1972). Ainsi, les mères vont recourir à la violence quand elles ont le sentiment d'avoir perdu la maîtrise de leurs enfants et de leur vie.

Ce sont là des exemples du recours à la violence pour compenser un manque ou une perte perçus de pouvoir. Or, la violence ne sera peut-être pas toujours un instrument (c'est-à-dire, le moyen de restaurer le pouvoir): elle pourra aussi être une expression. La violence peut être un moyen de ventiler la colère contre un membre de la famille qui est vu en quelque sorte comme responsable de la perte de pouvoir. Ou elle peut être un moyen d'essayer de reprendre le contrôle en se servant de la coercition ou de l'exploitation pour faire exécuter sa volonté. Dans les deux cas, la violence est une réponse au déficit de pouvoir perçu. À mon avis, c'est là une autre caractéristique intéressante de la dynamique du pouvoir dans la violence familiale qui devrait faire l'objet de plus de recherches théoriques.

EFFETS COMMUNS SUR LES VICTIMES

Une autre caractéristique importante rattache toutes les manifestations de la violence familiale, et c'est l'effet qu'elles ont sur les victimes. Il y a des similitudes frappantes dans la manière dont les victimes de la violence familiale vivent leur situation. Ces similitudes découlent en partie de la nature des familles et des relations familiales et ne se retrouvent pas au même degré chez les victimes de la violence commise en dehors de la famille.

Toutes les formes de violence familiale semblent survenir dans le contexte de l'exploitation psychologique, processus que les victimes décrivent parfois comme du "lavage de cerveau". Les victimes ne sont pas simplement exploitées ou blessées physiquement : leur bourreau se sert de son pouvoir et de ses contacts familiaux pour diriger et manipuler aussi leurs perceptions de la réalité. Les enfants maltraités se font donc dire qu'ils sont méchants, impossibles, détestables (Herbruck, 1979). Les femmes battues sont persuadées par leur mari qu'elles sont incompétentes, hystériques et frigides (Walker, 1979). Les enfants violentés sexuellement croient à tort qu'il est normal que leur père se conduise ainsi à leur égard et que cela témoigne de la très réelle affection qu'il a pour eux (Armstrong, 1978).

Ce lavage de cerveau qui accompagne la violence familiale est puissant parce que la famille est le premier groupe où la plupart des personnes construisent la réalité. Souvent les membres de la famille n'ont pas assez de rapports avec d'autres personnes qui peuvent leur donner des perceptions compensatoires au sujet d'eux-mêmes. La distorsion de la réalité et de l'image de soi est généralement l'un des effets les plus dévastateurs de la violence familiale.

La manipulation psychologique commune à tous les genres de violence familiale crée aussi chez les victimes la tendance à se blâmer. Pour elles, il est difficile d'éviter de s'identifier aux rationalisations de l'agresseur au moment de justifier ce qui leur arrive. Elles se voient souvent comme ayant provoqué ou mérité la violence, quels que semblent en avoir été la gravité ou le caractère arbitraire.

Il n'est donc pas rare d'entendre les femmes violentées dire des choses comme "J'en avais besoin", "Je l'ai provoqué", "J'étais une mauvaise ménagère et une mauvaise mère" (Gelles, 1974). Les enfants diront souvent: "Mon père tapait sur moi, mais j'en avais besoin pour me garder à l'ordre." Les victimes de la violence sexuelle déclarent avoir pensé intérieurement: "J'ai dû l'amener à faire cela", "C'est parce que j'avais moi-même tellement besoin d'affection que je ne l'ai pas fait cesser". Même si les victimes de la violence et de l'exploitation exercée dans d'autres milieux se blâment aussi, c'est particulièrement le cas des victimes de la violence commise dans la famille, où l'agresseur est une personne influente qui a une action puissante pour façonner les perceptions de la victime.

La violence dans la famille a comme autre résultat que beaucoup de victimes conservent souvent une loyauté assez incroyable à l'égard de leur agresseur en dépit de tout le tort qu'il leur fait. Beaucoup de femmes battues déclarent qu'elles aiment leur mari, qu'elles savent que leur mari les aime réellement et que sa violence en est une preuve (Gelles, 1974). Beaucoup de victimes de la violence sexuelle affirment qu'elles en veulent plus à leur mère pour ne pas les avoir protégées, qu'à leur père qui a eu des rapports sexuels avec elles pendant des années en dépit de leurs protestations (Herman et Hirschman, 1977). Cet attachement à l'agresseur s'accompagne souvent chez la victime d'une conviction que la violence cesserait si seulement elle pouvait se réformer. "Si je pouvais seulement être une meilleure maîtresse de maison", dit la femme battue, "il cesserait de me battre" (Walker, 1979). "Si je pouvais seulement être une bonne petite fille, mon père cesserait de me corriger", pense l'enfant maltraitée.

Les victimes de la violence ont un autre trait en commun, et c'est le sentiment extrême de honte et d'humiliation qu'elles éprouvent et la conviction qu'elles ont que d'autres personnes ne peuvent les comprendre ou s'identifier à elles. Elles pensent souvent qu'elles sont les seules à avoir vécu ce genre d'expérience (Butler, 1978). Elles vont faire l'impossible pour garder cela secret et souffrent souvent d'un sentiment de flétrissure et d'isolement.

La violence familiale sous toutes ses formes enferme aussi les victimes dans une sorte de piège. Souvent la violence se prolonge et les victimes ont du mal à l'arrêter, à l'éviter ou à s'en extraire entièrement. C'est une chose qui étonne constamment les personnes étrangères au problème: souvent les

victimes de la violence - la femme battue, l'enfant maltraité ou celui qui est exploité sexuellement - n'essaient pas d'échapper à leur agresseur. En fait, elles veulent bien souvent revenir et vont se donner beaucoup de mal pour protéger leur agresseur de l'intervention extérieure (Gelles, 1976).

Ce piège est rattaché à la répartition inégale du pouvoir dans la plupart des situations violentes, au manque de soutiens sociaux pour les victimes de la violence, et aussi à notre puissante idéologie de la dépendance familiale, qui rend difficile pour les victimes d'envisager de survivre en dehors de la famille, même la plus violente. Cette prise au piège commune à tous les genres de violence familiale n'a pas été suffisamment explorée, ni exprimée de manière à représenter exactement comment les victimes la vivent. Il faut nettement davantage de recherches à cet égard.

Il faut enfin que la recherche porte sur les effets durables de la violence familiale qui sont communs à toutes les victimes. Les études révèlent des conséquences de longue durée étonnamment similaires chez les victimes des différents genres de violence familiale: dépression, sentiments suicidaires, mépris de soi, et une incapacité à faire confiance et à établir des relations intimes plus tard dans la vie (Herman et Hirschman, 1977; Walker, 1979). Ces conséquences pourraient bien être le résultat commun du fait que les victimes ont été trahies, exploitées et mal utilisées par quelqu'un de qui elles dépendaient extrêmement. Une recherche plus approfondie peut être menée sur les effets communs de la violence au sein de la famille.

CARACTÉRISTIQUES COMMUNES DES FAMILLES VIOLENTES

D'autres choses rattachent encore les diverses manifestations de la violence. Des recherches montrent, notamment que le genre de situation familiale dans lequel survient une forme de violence est aussi le genre de situation familiale dans lequel d'autres formes se produisent. Il semblerait, par exemple, que toutes les formes de violence se trouvent dans les strates socio-économiques inférieures (Finkelhor, 1980; Pelton, 1981; Straus et coll., 1980). Toutes paraissent être plus courantes dans les familles où le chômage et les carences économiques constituent de graves problèmes (Meiselman, 1978; Straus et coll., 1980). Des faits montrent que toutes sont plus générales dans les familles de structure plus patriarcale (Finkelhor, 1981; Gelles, 1974; Meiselman, 1978; Star, 1980; Straus et coll., 1980). Et toutes ont été associées aux familles qui sont isolées et qui ont peu de liens, d'amis ou d'affiliations aux organismes dans le milieu (Finkelhor, 1978, 1981; Garbarino et Gilliam, 1980; Gelles, 1974; Straus et coll., 1980).

La recherche est encore insuffisante pour déterminer dans quelle mesure la présence d'une forme de violence permet de prévoir la présence d'une autre forme, mais des faits donnent à penser qu'il y a de fortes corrélations. Dans l'enquête nationale qu'ils ont menée sur la violence familiale, Straus et ses collaborateurs (1980) constatent que les hommes qui brutalisent leur femme ont beaucoup plus de chance de maltraiter leurs enfants, et inversement. Le lien entre la violence sexuelle et la violence physique ou la violence entre conjoints est toutefois moins bien établi. D'après les dossiers, nous savons que les victimes de violence sexuelle déclarent effectivement avoir été battues et avoir vu leur père battre leur mère, mais il n'existe pas encore de fortes

preuves empiriques du rapport. Même si nous pouvons dire qu'il y a des points communs dans les caractéristiques sociales des familles violentes, nous ne savons donc pas dans quelle mesure il s'agit effectivement des mêmes familles.

POINTS COMMUNS DANS LA RÉPONSE SOCIALE

Une des plus intéressantes caractéristiques communes des diverses formes de la violence familiale est la manière dont elles sont devenues des problèmes sociaux. Même s'ils sont apparus séparément à un moment assez différent et en réponse à des pressions politiques assez différentes, chacun des genres de violence familiale a évolué de la même manière en tant que problème social. Ainsi, tous ont été vus comme des problèmes sociaux dans des contextes historiques où ils avaient été minimisés et où les gens croyaient qu'ils ne se produisaient pas fréquemment. Il est maintenant reconnu que la violence familiale sous toutes ses formes survient fréquemment dans la population générale (Finkelhor, 1979; Straus et coll., 1980).

Quand elles ont commencé à être mises au jour, ces formes de violence ont en outre toujours été analysées comme des comportements extrêmement pathologiques. Les incestueux ont été vus comme les pires des dégénérés et des monstres imbéciles (Gebhard, Gagnon, Pomeroy et Christenson, 1965). Les bourreaux d'enfants ont été vus comme des dépravés (Gelles, 1979). Les maris violents ont été vus comme de méprisables alcooliques et des psychopathes, et les chercheurs estimaient qu'ils venaient uniquement des classes très inférieures et des familles extrêmement désorganisées (Walker, 1979). La recherche voit de nos jours ces personnes comme beaucoup moins déviantes.

La tendance à impliquer aussi la victime ou à impliquer la victime plutôt que l'agresseur se retrouve également dans la mythologie populaire qui entoure toutes les formes de violence familiale. C'est dans le cas de la violence entre conjoints qu'elle a peut-être été la plus forte. Sur le plan clinique, les victimes ont été décrites comme provoquant ou réclamant la violence, comme des femmes qui avaient le besoin masochiste d'un conjoint brutal (Gelles, 1976). Les premières analyses du problème de la violence sexuelle se ressemblaient beaucoup. Les enfants étaient vus comme tellement séducteurs et flirteurs qu'ils s'attiraient l'exploitation sexuelle (Armstrong, 1978).

C'est peut-être dans l'évolution de l'intérêt manifesté pour la violence physique envers les enfants que cette tendance à blâmer les victimes a été la plus faible. Il était plus difficile de blâmer un enfant de un, deux ou trois ans qu'un adolescent ou une femme à l'âge adulte. Mais même en ce cas, on peut trouver la preuve d'une conviction voulant que les enfants maltraités aient été, en fait, extrêmement agressifs et provocants et qu'ils n'auraient pas été maltraités s'ils n'avaient pas été rebelles. Dans tous les cas, cette tendance automatique à blâmer la victime a été longue à s'atténuer et continue de réapparaître de temps à autre sous différents aspects.

Chaque fois, un mouvement social a pris naissance pour attirer l'attention sur le genre de violence qui se produisait (Finkelhor, 1979; Pfohl, 1977). Mais chaque fois, il est resté une certaine ambiguïté quant à la manière de définir les limites normatives de la violence. Dans le cas de la violence envers les enfants, le public ne sait pas encore très bien où tirer la

ligne entre ce qu'on appelle souvent une sévère correction et les mauvais traitements (Straus et coll., 1980). Dans le cas de la violence entre conjoints, il existe chez d'importants segments de la population et même dans les milieux professionnels une conviction que certaines formes de violence dans le couple, par exemple se gifler ou se pousser, sont normatives et ne devraient pas porter l'étiquette de violence conjugale. Dans le cas de la violence sexuelle, d'importantes zones grises demeurent. Les parents et même les spécialistes ne s'entendent pas pour dire si le fait de laisser venir les enfants dans le lit, de se promener nu devant eux ou même de les exposer à différents genres de matériel sexuel explicite constitue une forme de violence sexuelle (Finkelhor, 1982). L'ambiguïté au sujet des limites normatives est un problème commun à toutes les formes de violence familiale.

DIFFÉRENCES ENTRE LES FORMES DE VIOLENCE

Si j'ai analysé les caractéristiques communes aux différents genres de violence familiale, c'est parce que je crois que ces caractéristiques permettent de penser qu'il y a des processus communs aux manifestations de la violence dans la famille qui devraient être étudiés comme tels. Mais même s'ils sont semblables à certains égards, les divers genres de violence sont très différents à d'autres égards. Le fait d'opposer les différences peut aussi conduire à certaines connaissances importantes. C'est souvent en opposant les caractéristiques d'une forme de violence à celles d'une autre que nous remarquons des faits ou des processus intéressants qui méritent une explication.

Même si les formes que revêt la violence familiale diffèrent de bien des manières, je veux insister sur quelques-unes et montrer les avantages théoriques de la méthode de la comparaison et du contraste.

Âge et situation des victimes

L'âge et la situation sociale des principales victimes constituent une différence importante entre les genres de violence. Les victimes de la violence conjugale sont des adultes. Les victimes de la violence physique sont des enfants, surtout les jeunes. Les victimes de la violence sexuelle sont des enfants un peu plus vieux que les victimes de la violence physique. Il y en a en moyenne davantage qui entrent dans le groupe des pré-adolescents et des adolescents (National Center for Child Abuse and Neglect, 1981).

D'importantes questions au sujet de la nature de chaque genre de violence se posent quand on compare l'âge des principales victimes. Devrions-nous nous attendre, par exemple, que les effets de la violence qui survient à un âge où l'enfant est plus jeune et plus impressionnable soient plus durables, plus profonds, et irréversibles? Cela permettrait de penser que la violence physique à l'égard des enfants s'accompagne de conséquences durables plus graves.

Le degré relatif d'impuissance qui existerait chez la victime type a-t-il joué sur la mobilisation populaire qu'a suscitée le problème? Autrement dit, la violence exercée à l'égard d'un jeune enfant éveille-t-elle plus

facilement l'inquiétude du public que lorsqu'il s'agit d'un adulte? L'exploitation sexuelle (dont la victime type est l'adolescent) est-elle vue comme un plus grand problème en raison de l'attitude ambivalente qui existe au sujet des enfants de cet âge? La fourchette d'âge des victimes types pourra aider à comprendre certaines des différences entre les genres de violence.

Groupes de soutien

Quand on pense à la violence familiale, les alliances établies entre les groupes qui ont fait connaître le problème représente une autre différence intéressante sur le plan théorique. Des groupes très différents recourant à des méthodes très différentes se sont mobilisés pour mettre au jour les différents genres de violence familiale. C'est par exemple le mouvement féminin qui s'est, le premier, inquiété du sort des femmes battues (Martin, 1976). Les travailleuses dans ce domaine sont des bénévoles, et les fonds minimes proviennent du milieu. Dans le cas de l'enfance maltraitée, l'action a par contre beaucoup plus émané des spécialistes et des personnes qui occupent des emplois rémunérés dans le domaine des services aux enfants, et la réalisation des objectifs a dépendu de l'État, de la bureaucratie providence et des fonds fédéraux (Pfohl, 1977).

Ces groupes ont conduit la politique de leurs programmes sociaux de manières très différentes. Ils se sont aussi inspirés de cadres théoriques différents pour analyser les problèmes, le mouvement féminin inscrivant la violence familiale dans une doctrine féministe alors que les spécialistes et les travailleurs des services à l'enfance menaient leurs analyses de la violence familiale davantage en fonction de la désorganisation et du dérèglement de la famille.

Ces deux manières d'aborder les problèmes sociaux permettent de faire une étude captivante sur la manière opposée dont les groupes se sont mobilisés, la question n'a guère été explorée à ce jour.

La violence sexuelle est intéressante à cet égard parce que la mobilisation s'est faite à l'intersection des deux mouvements (Finkelhor, 1979, 1982b), et qu'elle contient à la fois un élément féministe et un élément aide à l'enfance. La présence de ces deux éléments a permis d'agir rapidement pour lutter contre le problème de la violence sexuelle, mais elle a aussi donné lieu à certaines des plus importantes tensions constatées dans les milieux que le problème intéresse.

Réponses des institutions

L'une des plus importantes différences établies entre les genres de violence, c'est peut-être la manière dont les institutions publiques, les organismes et les professions y ont répondu. S'il y a une distinction assez peu naturelle entre les efforts tentés pour lutter contre chaque genre de violence familiale, les réactions divergentes observées sur ces trois plans sont peut-être en partie à blâmer parce qu'elles ont rendu difficile l'application d'une solution concertée.

Ainsi, les médecins en tant que groupe ont joué un rôle instrumental ces dernières années du moins pour mobiliser l'opinion et intervenir au sujet du problème de l'enfance maltraitée (Pfohl, 1977). Ils se sont toutefois beaucoup moins occupés du problème de la violence sexuelle, en partie parce que cette violence ne s'accompagne guère de blessures physiques, et aussi en raison d'une ambivalence à l'égard du problème hérité de l'idéologie médico-psychiatrique (Finkelhor, 1982b). De même, ils ont de toute évidence montré un faible niveau de conscience au sujet du problème de la violence conjugale et ont peut-être en fait contribué d'une manière appréciable à la victimisation permanente de certaines femmes (Stark et coll., 1979). Toutes les raisons de ces réponses différentes du milieu médical aux différents genres de violence familiale restent à explorer.

Le rôle des policiers et des procureurs de la poursuite peut de même être examiné en fonction de leur mode opposé de relations à chacune de ces formes de violence. La police s'occuperait dans la plus grande mesure du problème de la violence conjugale, dans une moindre mesure du problème de la violence sexuelle, et dans une mesure très négligeable du problème de la violence physique exercée contre des enfants. S'il est généralement vrai que l'appareil de justice pénale a répugné à intervenir dans les questions familiales de tout genre, la réponse a été prompte, massive et extrêmement punitive dans certains cas de violence sexuelle, par exemple. Personne n'a encore réellement analysé la diversité des réponses de la justice pénale aux différentes manifestations de la violence familiale, ni essayé de justifier en partie cette diversité.

RECHERCHE SUR LA VIOLENCE FAMILIALE

La recherche effectuée pour étudier le problème de la violence familiale a probablement porté davantage sur les différences que sur les points communs.

Il est vrai que la recherche qui a été menée sur tous les genres de violence familiale avait une nature interdisciplinaire, et cela s'est révélé une de ses grandes forces. Mais rien n'empêche qu'il y a eu une mesure considérable de spécialisation à l'intérieur de chacune des disciplines. Ainsi, la recherche médicale a presque exclusivement porté sur la violence physique exercée contre les enfants. En sociologie, la recherche a par contre été davantage axée sur la violence conjugale. En psychologie, la recherche a porté sur tous les genres de violence familiale, mais probablement plus sur la violence envers les enfants que sur n'importe quelle autre manifestation du problème. Cette spécialisation découlait de facteurs comme l'accessibilité aux sujets de recherche et certaines affinités théoriques pour certains problèmes à l'intérieur de chaque discipline. Mais c'est probablement une impulsion saine que d'essayer de la briser et de favoriser entre les disciplines une plus grande harmonisation encore que celle qui existe actuellement.

Les méthodes employées pour mener la recherche en matière de violence familiale ont aussi divergé. Les constantes sont un peu difficiles à mesurer exactement, en partie parce qu'il s'est fait à ce jour beaucoup plus de recherche dans le domaine de la violence physique envers les enfants que dans ceux de la violence conjugale ou de la violence sexuelle. Cela explique

peut-être le fait que c'est seulement au sujet de la violence physique exercée contre les enfants que des études longitudinales prospectives et des études basées sur l'observation directe de l'interaction familiale ont été réalisées. Les spécialistes de la recherche sur l'enfance maltraitée ont aussi pu faire des études plus détaillées de même que des études quantitatives des agresseurs, tandis que les spécialistes de la recherche sur la violence sexuelle et la violence conjugale ont eu tendance à axer davantage leurs travaux sur l'étude détaillée du vécu des victimes.

Les chercheurs dans le domaine de l'enfance maltraitée ont en outre profité d'un réseau plus important de spécialistes qui s'occupaient de reconnaître et de traiter le problème. Cela a facilité notamment l'accès aux sujets de recherche et la réalisation d'études de contrôle dans le cas de la recherche longitudinale. En matière de violence sexuelle et de violence conjugale, les chercheurs n'ont eu au contraire que récemment accès à d'aussi importants réseaux et ont donc eu plus de difficulté à établir des modèles de recherche comme les études sur les interactions et les études longitudinales, qui exigent un contact prolongé avec les sujets étudiés et une capacité de les diriger dans une certaine mesure. Cette difficulté découle peut-être du fait que, dans le cas de la violence sexuelle et de la violence conjugale, les agresseurs sont en très grande majorité des hommes, et aussi de la plus grande intervention de l'appareil de justice pénale dans les deux cas.

CONCLUSION

Je me suis contenté ici de répertorier d'une manière très élémentaire toutes les comparaisons qui peuvent être faites entre les différents genres de violence familiale. Parmi les idées que j'ai avancées, j'aimerais cependant insister sur la méthode que je propose.

Je crois qu'il y a d'importants progrès théoriques et méthodologiques à faire en établissant des comparaisons et des contrastes entre les différentes manifestations de la violence familiale. J'espère que d'autres poursuivront l'entreprise et nous apporteront à tous de nouvelles connaissances et de nouvelles idées afin de nous permettre d'avancer dans ce domaine.

BIBLIOGRAPHIE

American Humane Association. National analysis of official child neglect and abuse reporting. Denver: AHA, 178.

Armstrong, L. Kiss daddy goodnight. New York: Hawthorn, 1978.

Butler, S. Conspiracy of silence. San Francisco: New Glide, 1978.

Finkelhor, D. Psychological, cultural and family factors in incest and sexual abuse. Journal of Marriage and Family Counseling, 1978, 4, 41-49. (Reprinted in Joanne V. Cook and Roy T. Bowles (Eds.), Child abuse: Commission and omission. Toronto: Butterworth.)

Finkelhor, D. Sexually victimized children. New York: Free Press, 1979.

Finkelhor, D. Risk factors in the sexual victimization of children. Child Abuse and Neglect, 1980, 4, 265-273.

Finkelhor, D. Sexual abuse of boys: The available data. In Nicholas Groth (Eds.), Sexual victimization of males. Offenses, offenders and victims. New York: Plenum, 1982. (a)

Finkelhor, D. Sexual abuse: A social perspective. Child Abuse and Neglect, 1982, 6, 94-102. (b)

Finkelhor, D. Public definitions of sexual abusiveness toward children. Unpublished paper, University of New Hampshire, 1982. (c)

Garbarino, J., and Gilliam, G. Understanding abusive families. Lexington, MA: D.C. Heath, 1980.

Gebhard, P., Gagnon, J., Pomeroy, W., and Christenson, C. Sex offenders: An analysis of types. New York: Harper and Row, 1965.

Gelles, R. The violent home. Berverly Hills, CA: Sage, 1974.

Gelles, R. Abused wives: Why do they stay? Journal of Marriage and Family, 1976, 38, 659-668.

Gelles, R. Family violence. Beverly Hills, CA: 1979.

Gil, D. Child abuse and violence. New York: AMS Press, 1979.

Herbruck, C. Breaking the cycle of child abuse. Minneapolis: Winston Press, 1979.

Herman, J. and Hirschman, L. Father-daughter incest. Signs, 1977, 2, 1-22.

Maden, M. and Wrench, D. Significant findings in child abuse research. Victimology, 1977, 11, 196-224.

Martin, D. Battered wives. New York: Pocket Books, 1976.

Meiselman, K. Incest. San Francisco: Jossey-Bass, 1978.

National Center for Child Abuse and Neglect. Study findings: National study of the incidence and severity of child abuse and neglect. Washington, DC: U.S. Department of Health and Human Services, 1981.

Pelton I. Social context of child abuse and neglect. New York: Human Sciences Press. 1981.

Pfohl, S. The discovery of child abuse. Social Problems, 1977, 24, 310-323.

Spinetta J. and Rigler, D. The child abusing parent: A psychological review. Psychological Bulletin, 1972, 77, 296-304.

Star, B. Patterns of family violence. Social Casework, 1980, 61, 339-346.

Stark, E., Phteraft A., and Frazier, W. Medicine and patriarchal violence. International Journal of Health Sciences, 1979, 9.

Straus, M., Gelles, R., and Steinmetz, S. Behind closed doors: Violence in the American family. New York: Doubleday, 1980.

Terr, L.C. Family study of child abuse. American Journal of Psychiatry, 1970, 127, 665-671.

Walker, L. The battered woman. New York: Harper and Row, 1979.